

« Les Épilogues de l'artiste »

Michel Quevillon

Number 79, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27089ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Quevillon, M. (1996). Review of [« Les Épilogues de l'artiste »]. *Jeu*, (79), 165–166.

« Les Épilogues de l'artiste »

D'après Stanislas Ignacy Witkiewicz et Bruno Schultz. Conception et mise en scène : Serge Ouaknine ; assistance à la mise en scène et régie : Nina Duval ; scénographie : Denis Beaulieu ; costumes : Caroline Fournier ; éclairages : Martin Dussault ; création de mannequin : Guylaine Bouchard. Avec Christian Arsenaull, Robert Bélanger, Hélène Boissinot, Karine Bourbonnais, Sophie Caron, Hélène De Blois, Nadia Gilbert, Luc Malette, Dominique Marier, Isabelle Picard, Chantale St-Gelais et Mark Tremblay. Production du Département de théâtre de l'Université du Québec à Montréal, présentée au Studio-théâtre Alfred-Laliberté du 5 au 9 décembre 1995.

Une mise en scène polonaise

Si aucun metteur en scène n'échappe aux méandres de la pensée fine de Witkiewicz, Serge Ouaknine a démontré, dans sa mise en scène des *Épilogues de l'artiste*, spectacle créé par les finissants en théâtre de l'UQAM, qu'il pouvait y naviguer en contournant les pires écueils. Il a, en effet, évité de sombrer dans le pathétique, en insufflant à cette création une forte dose d'ironie et d'absurde, dans une atmosphère surannée.

Sa formation de metteur en scène, acquise en Pologne, a certes permis à Ouaknine de donner le ton juste au spectacle. Mais il y a plus. C'est l'osmose entre Ouaknine et ce « pays valeureux », ainsi qu'il le qualifie, qui harmonise les différents morceaux de cette création. Ses contacts avec la culture polonaise l'ont éveillé au pouvoir de l'art capable de triompher du quotidien gris d'un

régime totalitaire. Bien que Witkiewicz ait écrit avant l'avènement du pouvoir communiste (l'écrivain se suicide en 1939), la charge d'absurde de son œuvre allait en faire l'une des plus jouées, alors que la culture « officielle » soutenait un théâtre inspiré de ce que d'aucuns appellent « réalisme primaire » et « psychologisme anecdotique ».

D'une certaine manière, Serge Ouaknine a monté ce spectacle en metteur en scène polonais. Il a gardé en mémoire l'importance de Witkiewicz – l'homme et l'œuvre – pour la contre-culture polonaise avide de voix subversives. En dépit de cette remarque, il ne faudrait pas croire que cette pièce ne fait pas monter les émotions en nos cœurs de Nord-Américains, si éloignés des misères de l'ancienne Pologne communiste. Au contraire. Les thèmes abordés frappent juste, dans notre société dite postmoderne où toutes les valeurs dégringolent. Dans un texte éclaté se bousculent les réflexions sur le cynisme d'une société qui engouffre les êtres, sur l'omnipotence écrasante des parents et sur plusieurs autres thèmes lancés à l'unisson comme le cri de détresse – d'alarme ? – de tous les inadaptés du monde.

Serge Ouaknine a pris le risque de construire ce spectacle en puisant des extraits dans différentes pièces de Witkiewicz, *Sonate à Belzébuth*, *la Pieuvre*, *la Poule d'eau*, *Yanulka*, *la Mère*, *les Cordonniers*, ainsi que dans son traité *De la forme pure* et dans un roman de son ami Bruno Schultz, *Traité des mannequins*. La mort et une sexualité agressive, omniprésentes chez Witkiewicz, rehaussent ce cocktail trouble, présenté en une « suite d'épilogues », c'est-à-dire de confessions ultimes qui nous rappellent que tout a été joué. Cette succession de tableaux débridés



Photo : Gilles St-Pierre.

trouve tout de même son unité autour d'une idée chère à Witkacy¹, la fonction du poète et de l'art : ébranler notre vision du monde et ses limites.

« Qu'est-ce qui reste de l'art quand tout fout le camp ? » Cette question grave, qui apparaît en filigrane, toute l'équipe a fait en sorte qu'elle soit posée dans la plus pure tradition witkacéenne, sous le signe de la dérision et de la subversion habilement dissimulée. Même s'ils étaient bien dirigés, les comédiens devaient faire preuve d'une maturité remarquable pour que le jeu absurde, tout en subtilité, ne dégénère pas en une caricature du genre. Ouaknine a exigé de ces jeunes collaborateurs une performance scénique des plus professionnelles. Ils ont chanté, joué de la musique, déclamé des poèmes, mimé et dansé – un inoubliable tango hilarant et quelque chose qui ressemblait, me semble-t-il, à une

polka – sans fléchir. Belle relève que nous donne l'UQAM, autant chez les acteurs que chez tous les artisans de la scène. La qualité des résultats m'a impressionné. Aucun des éléments scéniques ne détonnait de l'ensemble : la scénographie frappait avec ses cercueils qui jonchaient le sol, ses mannequins pendus au plafond qui finissaient par s'abattre sur la scène pour se mêler aux acteurs ; et, lorsque le propos l'exigeait, l'éclairage et la bande sonore transformaient cet espace funèbre en un lieu de joyeux délire.

L'expérience et la sensibilité de Ouaknine, alliées à la ferveur juvénile de l'équipe, ont fait des *Épilogues de l'artiste* un spectacle qui séduisait par sa fraîcheur mais troublait aussi par la profondeur de son message... qui s'avère être un anti-message puisque tout a été dit ; nous en sommes aux épilogues.

Michel Quevillon

1. Surnom qu'il s'était donné, formé à partir des premières lettres de son nom et des dernières lettres de son prénom, Ignacy. NDLR.